

jacques madaule le drame albigeois et l'unité française



Extrait de la publication



idees/gallimard



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© *Éditions Gallimard, 1973.*

AVANT-PROPOS

On a déjà beaucoup écrit sur la Croisade des Albigeois et sur le Catharisme, ou sur les deux ; sur l'Inquisition aussi, qui triompha des Cathares. Une bibliographie quelque peu complète sur un seul de ces trois sujets remplirait des pages innombrables. Cependant, si les faits essentiels sont assez bien établis, beaucoup d'obscurité subsiste encore sur divers points et, ce qui n'est pas fait pour la dissiper, les passions s'en mêlent. Je n'en veux pour preuve que l'ouvrage que Pierre Belperron consacra, en 1942, à La Croisade contre les Albigeois et l'union du Languedoc à la France (1209-1249). Il faut tout d'abord rendre hommage à l'étendue et à la sûreté de son information. Belperron n'était pas seulement un éditeur. C'était aussi un historien, et qui savait travailler. Il pensait avec raison qu'il fallait enfin réagir contre le récit romantique de Napoléon Peyrat, qui avait fait les délices de nos grands-parents. Ce pasteur protestant, disciple de Michelet, avait quelque chose de la flamme ardente de son maître. Il avait souffert avec les Cathares persécutés, comme s'ils eussent été ses propres ancêtres dans la foi. Il voyait volontiers dans l'Église romaine la Bête de l'Apocalypse, impudiquement assise sur les eaux, et qui foule d'un pied sanglant la justice et la vérité. Il approvisionnait d'arguments les anticléricaux du Midi,

qui croyaient avoir à venger sur l'Église une antique injure. Jaurès et Combes, Occitans, n'ignoraient pas Napoléon Peyrat.

Mais enfin, à trop vouloir venger la vérité, il arrive qu'on l'altère. Peyrat croyait naïvement tout ce qui confirmait sa thèse et rejetait le reste avec la même candeur. Il est à l'origine d'une longue tradition qui a nourri bien des âmes, mais parfois de viandes creuses. Libre à un romancier comme Maurice Magre d'accepter la légende d'Esclarmonde de Foix, par exemple ; mais un historien sérieux se devait de ramener ce personnage à ses dimensions véritables. En réalité, nous ne savons pas grand-chose de cette femme célèbre. Il se peut que sa légende recouvre, ici ou là, quelques faits exacts, mais il n'y en a aucune preuve. Nous devons nous résigner à mal connaître le visage humain de ceux ou de celles qui furent les chefs du catharisme. C'est en grande partie la faute des Inquisiteurs, qui s'intéressaient peu à l'humanité de leurs victimes, sans quoi ils n'auraient jamais eu le cœur de les envoyer au bûcher ; mais c'est aussi la faute, la noble faute des Cathares eux-mêmes qui n'attachaient aucune importance à leur dépouille mortelle.

On peut combler ces blancs avec de l'imagination, mais on ne fait pas alors œuvre d'historien. Il était donc nécessaire de récrire cette histoire après Napoléon Peyrat, et c'est ce que Pierre Belperron a voulu faire. Mais si l'historien ne doit pas être crédule, il lui est nécessaire aussi d'éprouver un peu de sympathie pour ceux dont il parle, sans quoi il s'expose à ne les point comprendre. Or Belperron n'avait pas la moindre sympathie pour les Cathares, ni pour les Méridionaux dont il a raconté les malheurs. Il écrivait à l'époque où la France était foulée aux pieds par les nazis et où le gouvernement de Vichy prétendait que la défaite avait été, pour un peuple qui s'était abandonné, un châtement juste et nécessaire. Ainsi pense Belperron de l'Occitanie au début du XIII^e siècle.

Là aussi, sans doute, on « avait revendiqué plus qu'on n'avait servi ». Les victoires de Montfort et des rois de France manifestaient simplement la supériorité morale des Français du Nord sur ceux du Midi. Après tout les meilleurs avaient vaincu. D'autre part, comme l'unité de la France était sortie de ces cruels événements, la fin devait justifier les moyens et il fallait, en définitive, se réjouir de l'écrasement d'une culture qui, de toute façon, avait donné ses plus beaux fruits.

A une histoire aussi partielle une réponse était nécessaire. M^{me} Zoé Oldenbourg, s'en est chargée. En 1959, dans *Le Bûcher de Montségur*, elle a fait à Belperron la réplique qui convenait. Sous ce beau titre, imposé par la collection qu'elle inaugurerait, elle a, en réalité, raconté de nouveau ces tragiques événements. Elle y a mis toute la sympathie qui avait manqué à son prédécesseur sans se livrer aux fantaisies de Napoléon Peyrat. Son histoire est exacte, mais elle est vraie aussi, de cette vérité beaucoup plus profonde que l'exactitude matérielle, qui tient justement à la compréhension sympathique du sujet. Il n'y aura de longtemps, je crois, rien à lui opposer, même si quelques critiques vétilleux ont relevé dans son livre certaines erreurs matérielles. Tout le monde en commet et il serait bien extraordinaire qu'il n'y en eût point dans un aussi important ouvrage.

Un an plus tard paraissait à Barcelone, en catalan, un livre, lui aussi, très important, et dont il serait souhaitable qu'on le traduisît dans notre langue : *Pierre le Catholique et Simon de Montfort* par M. Jordi Ventura. On sait le rôle joué dans le Midi par le roi Pierre d'Aragon, qui devait être tué sous les murs de Muret en 1213. La question que s'est posée l'éminent historien catalan est, en somme, de savoir pourquoi un homme dont l'orthodoxie fut toujours indiscutable, qui se considérait lui-même comme le vassal du Saint-Siège, a pu être amené à entrer en lutte ouverte contre Simon de Montfort et les croisés du Nord. Il est bien

évident que ce ne pouvait y être pour des motifs religieux. Pierre d'Aragon ne reprochait-il pas à son vassal Pierre-Roger Trencavel, vicomte de Béziers et de Carcassonne, de s'être mis dans un pareil embarras « pour une folle gent et pour leur folle croyance » ?

Les motifs de Pierre d'Aragon étaient donc politiques. Il s'agissait pour lui, dont la maison régnait aussi en Provence, qui tenait Montpellier et nombre de seigneuries au nord des Pyrénées, qui avait pour vassaux les Trencavel, d'assurer la constitution d'un État occitano-catalan des deux côtés des Pyrénées, dont les côtes s'étendraient depuis l'embouchure de l'Èbre jusqu'à Nice. Deux obstacles s'opposaient à la réalisation de ce dessein : tout d'abord le roi de France, dont la suzeraineté théorique s'étendait jusqu'au-delà des Pyrénées sur tous les pays d'oc ; ensuite le comte de Toulouse, qui voulait, lui aussi, constituer un État souverain, de Marmande en Avignon. La complexité de la situation ne tient donc pas seulement à la rivalité de Toulouse et de Paris, mais aussi à la rivalité de Toulouse et de Barcelone. M. Jordi Ventura, qui n'éprouve aucune sympathie spéciale à l'égard des Cathares, mais qui regrette visiblement que l'État occitano-catalan ne se soit pas formé, a écrit un livre très vivant et fort bien documenté, qui m'a beaucoup servi.

On ne trouvera donc pas, dans les pages qui suivent, une nouvelle histoire de la Croisade contre les Albigeois, ni de l'Inquisition qui s'en est suivie. Sur cette dernière, le travail, malheureusement inachevé, de Jean Guiraud et celui, plus récent, du chanoine Henri Maisonneuve, disent l'essentiel. Les amis des Cathares, ceux qui se qualifient eux-mêmes de Néocathares, qui s'expriment dans les Cahiers d'Études cathares, dans les nombreux ouvrages de Déodat Roché et de quelques autres, au premier rang desquels il faut citer René Nelli reprochent avec quelque âpreté à Jean Guiraud d'avoir décrit le Catharisme essentiellement d'après les procès-verbaux des Inquisiteurs. Il

est vrai ; mais ces procès-verbaux sont des sources précieuses, et le plus souvent presque les seules dont nous disposions. On peut affirmer, en tout cas, que Jean Guiraud, languedocien lui-même, bien qu'il fût fermement catholique (n'était-il pas le directeur de *La Croix* ?), ne manquait pas de sympathie, ni de compréhension pour les victimes de l'Inquisition. Je crois donc que l'histoire de l'Inquisition, depuis Guiraud et Maisonneuve, n'est pas non plus à refaire.

Pour le Catharisme lui-même, la chose est plus délicate. A peu d'exceptions près, les livres dont se servaient les Cathares ont disparu. Toutefois, des découvertes sont encore possibles. Il y en a eu de récentes, qui ont jeté une lumière nouvelle sur le problème de la nature exacte et des origines du Catharisme. Ce furent d'abord des textes manichéens, admirablement commentés et utilisés par M. Aimé Puech ; puis le Livre des Deux Principes, découvert par le Père Dondaine ; enfin la bibliothèque gnostique récemment mise au jour en Haute-Égypte et commentée par M. Jean Doresse¹. De nombreuses études ont été, d'autre part, consacrées aux Bogomiles de Bulgarie, qui furent indiscutablement les prédécesseurs immédiats de nos Cathares. Enfin, même s'ils sont entachés parfois de quelque parti pris, les travaux poursuivis depuis des années par la Société d'Études cathares méritent la plus grande considération. Mais ils posent malheureusement plus de problèmes qu'ils n'en résolvent et qu'ils n'en peuvent résoudre. Ils soutiennent, en effet, deux thèses, dont ils peuvent difficilement apporter la preuve : 1° les Cathares se rattachent au courant gnostique et manichéen des premiers siècles de l'Église ; 2° à travers les Rose-Croix, héritiers du Temple supprimé et la philosophie de Rudolf Steiner, leur influence s'est prolongée

1. *Les livres secrets des gnostiques d'Égypte*, 2 vol., Paris, Plon, 1958 et 1959.

jusqu'à nos jours. C'est possible, mais ce n'est pas certain.

Un savant allemand, M. Arno Borst, a consacré aux Cathares, il y a quelques années, un important ouvrage qui tient compte de tout ce qui a été publié jusqu'à lui. Les Cahiers d'Études cathares lui ont reproché, avec raison, de manquer totalement de sympathie, et par conséquent de compréhension à l'égard de ceux qu'il étudiait par ailleurs avec tant de soin. Il n'en reste pas moins que son livre est une mine de renseignements précieux, qui se trouvaient pour la première fois réunis et que tous ceux qui étudient après lui les Cathares lui doivent beaucoup. Je tiens à marquer moi-même ici ma dette de reconnaissance à son égard.

Me jetant à mon tour dans la bataille, qu'ai-je donc voulu faire ? Replacer cette tragédie dans le cadre d'une histoire plus générale, non seulement celle de notre pays, mais celle de la civilisation occidentale tout entière. Une première question se pose, qui est assez délicate : quelle était la situation exacte du Midi de la France au moment où la tempête s'est déchaînée sur ce pays ? Y voyait-on vraiment fleurir une civilisation originale ? Quels en étaient les caractères ? Existait-il dans le Midi quelque chose qui ressemblerait à ce que nous, modernes, appelons un sentiment national ? Quels étaient les rapports réels de la France du Midi et de la France du Nord avant leur cruel affrontement ?

Ceci nous éclairera peut-être sur les raisons pour lesquelles le Catharisme trouva dans le Midi une terre d'élection. Nous aurons ensuite à nous demander ce que fut le Catharisme lui-même, mais en nous efforçant de l'étudier concrètement, c'est-à-dire d'une manière historique. L'historien me paraît être, en effet, celui qui situe les réalités dont il s'occupe dans leur époque. La doctrine cathare est pleine d'intérêt par elle-même et elle a sa place, à coup sûr, dans une histoire des idées. Mais l'historien se préoccupe avant tout de savoir comment elle a été vécue, éprouvée par

les hommes d'une certaine époque et d'un certain milieu. Cela, comme tout en histoire, n'est arrivé qu'une fois de cette manière-ci. Les Bogomiles de Bulgarie et de Constantinople ne furent point les Cathares d'Occitanie, même s'il est parfaitement établi que des rapports étroits existaient entre eux. Il en va de même pour les Rose-Croix ultérieurs. Le Catharisme, tel que nous l'étudierons, n'a fleuri qu'une fois.

La réaction de l'Église à la menace cathare ; celle de la France à l'indépendance méridionale se sont nommées la Croisade et l'Inquisition. Ce sont là aussi des institutions d'époque, qui doivent être appréciées de ce point de vue, et non du nôtre. Les jugements passionnés que la Croisade et l'Inquisition provoquent ne tiennent pas compte du phénomène de Chrétienté, qui domine de très loin tous les traits particuliers du Moyen Age à son apogée. Il se peut que la nécessité de sévir par des moyens inquisitoriaux contre la sécession cathare ait condamné à mort la Chrétienté elle-même et préparé l'avènement des nations. C'est ce que nous aurons à examiner.

Enfin cette terre vaincue et humiliée, qui est devenue en partie la province française de Languedoc, comment a-t-elle finalement réagi au malheur qui l'avait accablée ? Ce sera la dernière question que nous nous poserons. Elle touche au caractère propre de notre unité nationale. L'histoire de chaque nation est, à cet égard, parfaitement originale. On ne trouve nulle part ailleurs l'équivalent de notre Occitanie, ni pour la façon dont elle fut unie à la France, ni pour la manière dont elle s'est comportée par la suite dans l'unité française.

On voit qu'il ne s'agit pas ici d'une histoire à proprement parler, si l'on entend par là l'exposé plus ou moins détaillé d'une série d'événements. La plupart de ceux auxquels il sera fait allusion ici sont d'assez grande notoriété. Ils seront brièvement rappelés quand on le jugera nécessaire et nous ferons suivre cet essai d'un tableau chronologique et d'une carte qui permettront, je l'espère, de

s'y retrouver sans difficulté. Une bibliographie sommaire donnera les indications indispensables à ceux qui voudraient pousser plus loin leur enquête.

Je viens de dire que cet ouvrage est un essai ; c'est-à-dire qu'il s'efforce de répondre à un certain nombre de questions disputées. Ces questions sont historiques, je l'ai suffisamment marqué, en ce sens qu'elles sont rigoureusement situées dans le temps et dans l'espace. Mais elles sont actuelles aussi de diverses façons. Non seulement parce que l'Occitanie est toujours, avec ses caractères propres, une des composantes essentielles de l'unité française ; mais aussi parce qu'il se commet des contresens perpétuels et parfois dangereux toutes les fois que l'on manie certaines notions historiques, comme celle de Chrétienté. Or la Croisade contre les Albigeois et l'organisation inquisitoriale qui en fut la conséquence sont essentiellement des phénomènes de Chrétienté, tandis que l'action de la royauté française se situe nettement hors de ce cadre et prépare, d'abord inconsciemment, et puis d'une façon de plus en plus volontaire, avec Philippe le Bel, l'avènement de tout autre chose. A travers les déchirements du XIII^e siècle le Moyen Age enfante déjà le monde moderne. C'est là matière à réflexions qui dépassent largement l'objet propre de cette étude.

POST-SCRIPTUM

Voici douze ans que ceci fut écrit. Après avoir longtemps tourné et retourné ces pages, finalement, je n'y ai pas changé grand-chose. Douze ans, c'est peu, sans doute, dans l'existence d'un peuple, mais c'est beaucoup dans la vie d'un homme. De 1961 à 1973 se sont produits quelques changements assez importants dans les rapports de l'Occitanie avec la France du Nord de la Loire.

Par exemple, en 1961, je parlais encore volontiers de

Languedoc, plutôt que d'Occitanie. Or, ce n'est pas du tout la même chose. Le Languedoc est une province française qui s'est constituée sous les Valois au XIV^e siècle et qui a subsisté jusqu'à la Révolution. Elle était formée par une partie des terres qui avaient autrefois appartenu au comte de Toulouse et par celles qui avaient été le domaine Trencavel; mais il y en avait aussi beaucoup d'autres, en sorte que ce Languedoc était une énorme subdivision administrative faite de pièces et de morceaux, sans aucune unité réelle dans son ensemble. Certes les hommes nés entre Rhône et Garonne se distinguent parfaitement des Provençaux d'au-delà du Rhône et des Gascons d'outre-Garonne. Ils se disent volontiers languedociens. Mais enfin il ne s'agit là que d'une partie dans un ensemble plus vaste. Les Limousins, les Rouergats, les Quercynois, les Périgordins, les gens du pays de Foix, et j'en passe, sont aussi des hommes de langue d'oc. Il fallait donc un mot pour désigner ce tout, qui n'avait jamais connu d'unité politique, mais qui avait été profondément uni autrefois par la langue et par la culture. On a fait choix d'Occitanie, terme assez ancien, que Chateaubriand connaissait, mais qui n'avait jamais eu de signification politique ou administrative.

Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour désigner ainsi l'ensemble des pays entre Atlantique, Méditerranée et Alpes. Ils ont en commun leur langue originelle qui est d'oc. Quant à la croisade des Albigeois, même si elle ne fut dirigée que contre une partie d'entre eux, elle a été l'acte violent qui a fini par les soumettre tous à la domination d'un peuple partiellement étranger. Ah! comme toutes ces choses sont difficile à dire! Quoi qu'il en soit, et même s'il est vrai que la France carolingienne s'étendait des bouches de l'Escaut à celles de l'Èbre et que les Capétiens tiraient de là leurs droits sur le comté de Toulouse et les autres fiefs méridionaux, il est vrai aussi que deux nations différentes étaient en train de se constituer sur ce territoire.

Le drame albigeois et l'unité française.

2

Après un sommeil séculaire, celle qui fut autrefois vaincue par la coalition de l'Église et de la maison de France reprend conscience d'elle-même et, comme elle ne fut jamais dans le passé qu'un possible non réalisé, elle a choisi ce nom d'Occitanie. Il désigne ce qui n'a pas été, mais ce qui, dans une Europe future, pourrait être.

Les choses sont devenues plus claires depuis douze ans et c'est pourquoi, là où je parlais de Languedoc, je parle aujourd'hui plus volontiers d'Occitanie. Je rends aussi plus exacte justice à ce précurseur que fut Napoléon Peyrat. L'an passé on a célébré le centenaire de son Histoire des Albigeois avec si peu de bruit que, pour ma part, je n'ai rien entendu. Le vent de l'émancipation des peuples, qui soufflait si fort au siècle dernier, avait touché à jamais ce front romantique. Il avait été l'ami de Lamennais et de Béranger ; il avait lu Mistral avec enthousiasme. Il avait écrit l'histoire des pasteurs du désert avant d'écrire celle des Albigeois. Pour lui ce n'était d'ailleurs qu'une seule et même histoire. Il avait écrit en langue « romane », comme il disait, L'Arize, Romancero religieux, héroïque et pastoral. L'Arize est la modeste rivière ariégeoise qui baigne le village des Bordes où Napoléon Peyrat était né en 1809, l'année de Wagram, d'où son prénom. De son Histoire des Albigeois il disait : « J'aurais dû l'écrire en langue romane, colorée comme le marbre sanglant des Pyrénées. Mais ce noble dialecte de la poésie n'a point de vocabulaire historique. Cet idiome, hérétique comme son peuple, est lui-même au nombre des martyrs. » Voilà comment était Napoléon Peyrat, prophète de la résurrection qui s'accomplit aujourd'hui cent ans après. Il n'a de notice dans aucun dictionnaire et je crois que cet oubli d'un homme plein de talent n'est pas le pur effet du hasard. Je tiens à saluer ici sa mémoire.

J'ai dû tenir compte d'un certain nombre de travaux importants, parus depuis douze ans, et que l'on trouvera dans les modestes indications bibliographiques qui ter-

minent cet ouvrage. Enfin la conclusion est quelque peu changée pour tenir compte du progrès des temps. Pour le reste, je n'ai que très peu modifié le texte primitif parce qu'il se situait déjà dans le cadre européen qui est à mon avis le seul convenable.

31 mars 1973.

CHAPITRE PREMIER

L'ébauche d'une nationalité

I. ENTRE RHONE ET GARONNE

Entre la Garonne et le Rhône, entre les dernières pentes méridionales du Massif central d'une part et, de l'autre, la Méditerranée, les Corbières et les Pyrénées ariégeoises, s'étend une plaine alluviale que les marchands et les soldats n'ont cessé de parcourir depuis la plus haute antiquité. Je n'en veux pour preuve que la citadelle d'Ensérune près de Nissan, entre Béziers et Narbonne, qui vit passer à ses pieds l'armée d'Hannibal avant les légions romaines. Puis ce furent les Wisigoths et les Sarrasins. Longtemps le pays s'appela la marche de Gothie et, un peu partout, on y trouve dans les noms de lieux le souvenir des incursions musulmanes. Tout autant que le Pays basque à l'Ouest, c'est ici la porte d'entrée de la France, pour qui vient d'Espagne. Un autre nom du pays fut Septimanie, parce que les vétérans de la septième légion étaient établis à Béziers. Cette région avait été, avec Nîmes et Narbonne, la plus romanisée de la Gaule. La Narbonnaise était la *Gallia togata*, la Gaule en toge, par opposition à tout le reste, qui était la Gaule chevelue. L'antique cité de Toulouse, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, était déjà un centre actif de rhéteurs et de poètes. Mais bien

avant, lorsqu'elle était la capitale des Volques Tectosages, n'avait-on pas enfoui dans son sol l'or volé à Delphes, le fameux or de Toulouse ?

Elle est située précisément au centre du Midi. Il suffit de traverser le fleuve, et l'on se trouve en Gascogne, dans un pays charmant et accidenté de vallons et de côteaux, dominé par la vieille cité d'Auch, capitale de la Novempopulanie, c'est-à-dire de la région des neuf peuples. Il n'y a qu'à se laisser aller vers l'aval, au fil de l'eau, et c'est la magnifique vallée moyenne de la Garonne, couverte d'arbres fruitiers, au pied des falaises calcaires du Quercy. Nous saluerons au passage la rouge citadelle de Montauban, dans la basse vallée du Tarn et puis, par Moissac et Castelsarrasin, nous atteindrons Agen et Marmande, qui est la pointe occidentale de ce vaste ensemble. Au-delà, c'est le Bordelais, dont l'histoire est toute différente. Au sud-est et au sud-ouest de Toulouse, chaque vallée pyrénéenne a sa propre physionomie : Bigorre, Comminges, Couserans, pays de Foix sont parfaitement distincts, mais convergent vers Toulouse. Au nord-ouest, au nord et au nord-est, les affluents de la Garonne ouvrent la voie du Quercy, où Cahors subit encore l'influence toulousaine, de l'Albigeois et même du Rouergue.

Bien que le pays soit singulièrement plus divisé, plus compartimenté que le Bassin parisien, il n'en constitue pas moins une unité dont Toulouse est la capitale naturelle. Or, ce pays est double, de deux façons : d'une part il y a les plaines et les montagnes, celles-là plus riches, plus accueillantes, plus peuplées, plus civilisées ; celles-ci plus rudes, mais aussi plus fortes, refuges des vaincus, conservatrices des traditions, mères d'hommes hardis et tenaces. Ce sont les agiles bergers des Pyrénées ou des Corbières, les hommes solides et frustes de la Montagne Noire, des monts de Lacaune et du Rouergue qui feront un jour la force des armées méridionales. D'autre



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

jacques madaule : le drame albigeois et l'unité française

Cet ouvrage n'est pas une nouvelle histoire de la Croisade contre les Albigeois. Il s'efforce plutôt de situer cet événement capital dans son contexte géographique et politique. Au XIII^e siècle, les nationalités européennes commencent à prendre conscience d'elles-mêmes. Elles se détachent du vaste corps de la Chrétienté sans correspondre toujours à la carte des mouvances féodales. Tel fut le cas de la nébuleuse occitane qui tendait à former autour de Toulouse un État indépendant avec sa langue et sa culture originales. La principale conséquence de la Croisade fut de briser cette virtualité pour des siècles. L'actuelle résurrection de la conscience occitane prouve que les peuples vaincus survivent plus longtemps qu'on ne pense à leur défaite.

Extrait de la publication